N° Caroline
et Dorville
mal

CAROLINE ET DORVILLE,

OU

LA BATAILLE DES DUNES,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

Orné de Danses, Combats et Evolutions militaires.

Paroles de M. A. J. LEROI.

Musique de M. DEMORANGES.

Mise en scène et Ballets de M. AUMER, artiste de l'Académie Impériale de Musique.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Porte St.-Martin, le 4 Janvier 1806.

Theatre 018
a5283296

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51.
Et Galerie Neuve, n°. 14.

1806.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/carolineetdorvil00lero

Au digne descendant du Grand Turenne, Godfroy de la TOUR D'AUVERGNE, Colonel propriétaire du régiment de ce nom.

A. J. Leroy,

Ancien officier.

Demoranges.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
TURENNE.	M. *Adnet.*
DORVILLE, Jeune Colonel, employé à l'armée de Turenne.	M. *Philippe.*
M. de FLAHAULT, commandant de Calais.	M. *Dugrand.*
Le Major ST.-CLAIR.	M. *D'Herbouville.*
ROLAND.	M. *Bourdais.*
CAROLINE de FLAHAULT, fille du Commandant de Calais.	Mad. *Bourdais.*
JUSTINE, sa femme-de-chambre.	Mad. *Descuiller.*

Officiers de l'État-Major et de la garnison de Calais.
Officiers et suite de Turenne.
Troupes de Soldats.
Peuple de Calais.

La scène se passe alternativement à Calais et au camp.

CAROLINE ET DORVILLE,

OU

LA BATAILLE DES DUNES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle gothique ; dans le fond une porte vitrée et deux fenêtres qui donnent sur l'esplanade du rempart ; à droite des spectateurs, sur le premier plan, une fenêtre ayant vue sur les cours.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, *brodant*, JUSTINE, *lisant la gazette.*

CAROLINE.

Que lis-tu donc d'intéressant, Justine ?

JUSTINE.

Le bulletin de l'armée, mademoiselle.

CAROLINE.

Tu deviendras folle avec tes gazettes, tu ne rêves que politique.

JUSTINE.

L'amour occupe entièrement votre âme, la mienne est toute à la gloire de mon pays et de ceux qui nous intéressent. Ah ! que ne puis-je marcher sur leurs traces ! vous verriez, mademoiselle.

CAROLINE.

Oui, je crois que tu en ferais de belles.

JUSTINE.

Et pourquoi pas ? n'a-t-on pas vu des femmes égaler en courage nos plus fameux héros ; sauver une ville entière et

décider par un trait d'intrépidité du succès d'une bataille ; on ne peut nier ces faits, mademoiselle, ils appartiennent à l'histoire, et je m'en suis plus occupé que des romans.

CAROLINE.

Ces faits sont glorieux, sans doute, il serait beau de les imiter ; mais nous avons d'autres devoirs à remplir.

JUSTINE.

Et puis nos futurs époux sont à l'armée, ils combattront pour nous ; votre père, M. le Commandant de Calais, a promis votre main au brave Dorville, dès que la campagne sera terminée ; il reviendra au moins général ; à vingt ans déjà Colonel et couvert de blessures.

CAROLINE.

Je voudrais pouvoir me dissimuler les dangers qui lui restent à courir.

JUSTINE.

Faiblesse, mademoiselle, la mort a peur des braves, et je n'ai pas la plus petite inquiétude pour Roland.

CAROLINE.

Valet-de-chambre du colonel Dorville, il n'a aucun risque à courir, sa place est derrière l'armée à garder les bagages.

JUSTINE.

Dites plutôt auprès de son maître pour lui faire un rempart de son corps dans une circonstance périlleuse, où pour lui porter les premiers secours après un coup fatal ; vous avez beau dire, on ne peut rester dans l'inaction sous les yeux du grand Turenne. Je parie que Roland se sera surpassé, et je ne serais pas étonnée de le voir accourir avec un bras ou une jambe de moins, il n'en faudrait pas davantage pour me rendre tout-à-fait folle de lui.

CAROLINE.

Tu perds la tête ; écartons ces idées et dis-moi ce qu'annonce ce bulletin.

JUSTINE.

De nouvelles victoires : des Français et un Turenne à leur tête peuvent-ils se laisser vaincre... Les alliés sont réunis à notre grande armée, l'ennemi est en présence aux environs de Dunkerque, et l'on s'attend sous peu à une bataille décisive. (*M. Regardant par une des fenêtres.*) Que vois-je? est-ce un rêve?... Eh ! non, je ne me trompe point, c'est bien lui, mademoiselle, le voilà, le voilà !...

CAROLINE.

Qui donc?

JUSTINE.

Roland, le valet-de-chambre du colonel Dorville, le voyez vous, il descend de cheval.

CAROLINE.

Que vient-il nous apprendre !

JUSTINE.

Mais voyez donc qu'il a bonne grâce avec son grand sabre. Ah ! mademoiselle, il a quelque chose de noir sur la figure, je parierais qu'il est blessé.

CAROLINE.

Juste ciel ! je suis en transe. (*M.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ROLAND.

(Il arrive tout ésoufflé en s'essuyant la figure avec son mouchoir, ce qui empêche Justine d'appercevoir ses moustaches.)

ROLAND.

Ouf ! je n'en puis plus ! j'ai cru que je ne pourrais parvenir jusqu'ici ! ah ! mon dieu, qu'il est difficile d'entrer à Calais ! ne dirait-on pas que l'ennemi est déjà aux portes.

CAROLINE.

Quel sujet t'amène ?

ROLAND, *cherchant une lettre.*

Vous allez le savoir, mademoiselle.

JUSTINE.

Qu'as-tu fait du Colonel.

ROLAND.

Il est au camp.

CAROLINE.

Se serait-on battu ?

ROLAND.

C'est notre amusement de tous les jours.

CAROLINE.

Ton maître n'est pas blessé.

ROLAND.

Nous n'avons pas la plus petite égratignure.

JUSTINE.

Ni toi non plus ?

ROLAND.

Non, dieu merci ? (*Il donne la lettre à Caroline.*)

JUSTINE, *le retournant.*

Qu'as-tu donc à la figure ?

ROLAND.

Est-ce que tu ne vois pas que ce sont mes moustaches.

JUSTINE.

C'est vrai, sais-tu que cela te donne un air téméraire.

ROLAND.

Je t'en réponds... et si jamais l'ennemi ose me regarder enface, il m'aura vu.

CAROLINE, *lit.*

« Trois mois, trois siècles se sont écoulés sans vous voir, » Caroline ; je ne puis résister au désir de m'entretenir avec » vous, il importe à ma tranquillité de dissiper un doute qui » me tue... Demain, on se battra peut-être, trop heureux en- » core si j'emporte au tombeau la certitude de votre amour... » Ma tête est égarée, il faut absolument que je vous parle » un seul instant, Roland vous instruira des mesures que j'ai » prises, et si ma Caroline est toujours la même, si l'ab- » sence n'a point changé son cœur, elle excusera mon délire, » elle écoutera le plus fidel amant, qu'un seul mot peut ren- » dre à la gloire et au bonheur. DORVILLE. »

Que veut-il dire ? et quelle imprudence !

JUSTINE.

Je vois ce que c'est, mademoiselle, vous fûtes demandée il y a quelques tems à monsieur votre père, il s'agissait d'une alliance aussi avantageuse qu'honorable, le Colonel en aura entendu parler, il est jaloux ; il n'en faut pas davantage pour avoir exalté son imagination.

ROLAND.

Précisément, il ne s'est pas ouvert entièrement à moi ; mais je parierais que Justine a deviné.

CAROLINE.

Et c'est sur un bruit aussi vague.

ROLAND.

Vous connaissez sa tête, dix milles escadrons ne l'arrête- raient pas lorsqu'une fois elle est partie .. Il sera ici à la nuit tombante.

JUSTINE.

Comment franchira-t-il en si peu de tems ?...

ROLAND.

Tout est prévu ; nous avons de bons chevaux, je les ai fait placer de distance en distance.

CAROLINE.

Mais si le Général ?...

ROLAND.

Le maréchal de Turenne n'est point au camp, il visite ses positions, nous avons pensé à tout, et si M. le Commandant m'appercevait, ma réponse est toute prête.

JUSTINE.

Allons, mademoiselle, du courage, l'étourderie est à moitié faite, il ne serait plus tems de la réparer ; à votre place, moi, je me résignerais, il faut pardonner quelque chose à l'amour.

CAROLINE.

Ah ! Justine, je crains que cette imprudente démarche ne nous prépare bien des peines.

ROLAND.

Je vous réponds de tout sur ma tête ; mon maître repartira sur-le-champ.

JUSTINE.

Et tu voleras sur ses traces.

ROLAND.

Au feu, nous ne nous quittons jamais.

JUSTINE.

Tu as déjà vu bien des batailles.

ROLAND.

Ah ! je t'en réponds ; mais je voudrais bien voir le déjeûner.

CAROLINE.

Voici mon père.

JUSTINE.

Le Commandant ! évitons sa présence.

ROLAND.

Oui, allons faire un tour à l'office. (*M.*) (*Justine et Roland sortent.*)

SCENE III.

CAROLINE, LE COMMANDANT, les Officiers de la Garnison et de l'État-Major de la place.

UN OFFICIER.

Oui, M. le Commandant, le maréchal de Turenne sera dans peu d'instans à Calais, il vient sans doute reconnaître la situation de la place, il veut tout voir par lui-même; son courier est ici, il le devançait tout au plus d'une demi-heure.

LE COMMANDANT.

C'est dire qu'il est arrivé, il est partout où sa présence est nécessaire; l'éclair est moins rapide que lui dans sa course. Messieurs, nous n'avons pas un instant à perdre. Valbrune, portez-vous de suite avec vos cavaliers à sa rencontre; M. de St.-Léger, vous ferez mettre à l'instant la garnison sous les armes; et vous, Valcourt, veillez à ce que les batteries des forts se tiennent prêtes à saluer ce grand homme au premier signal. (*M.*) (*Ils sortent.*)

SCENE IV.

LE COMMANDANT, CAROLINE.

CAROLINE.

Ah! mon père, je ne saurais vous exprimer tous les sentimens qui remplissent mon âme... je vais donc le voir ce héros qui doit assurer la paix et le bonheur de la France.

LE COMMANDANT.

Oui, ma Caroline, et je partage entièrement ton ivresse; en effet, quel homme à mieux mérité nos hommages et notre admiration; ce génie étonnant embrasse tout, il sait unir le talent à la modestie, l'intrépidité au sang-froid, sans rien perdre des qualités aimables qui caractérisent l'homme le plus sensible et le plus généreux Le colonel Dorville sert sous ses ordres, il a devant les yeux un bel exemple à imiter; il doit à ce grand homme son rapide avancement, sans doute il comblera notre espoir en continuant de mériter ses bienfaits : c'est à ce titre qu'il obtiendra ta main, et j'ai mis mon bonheur et ma gloire à le voir un jour ton époux.

CAROLINE.

Puisse aucun contre-tems ne troubler ces heureuses conjectures.

LE COMMANDANT.

Il appartient à son Prince et à son pays ! il leur doit tout son sang, et s'il le versait pour eux, si le sort des armes l'arrachait à notre tendresse, ma fille, nous trouverions un adoucissement à nos regrets dans le souvenir de son glorieux trépas.

CAROLINE.

Mon âme est d'accord avec la vôtre, mon père, je sais ce qu'il doit à l'honneur, et Dorville ne peut y manquer ; mais il est jeune, vif, par fois imprudent.

LE COMMANDANT.

Tant mieux, morbleu, ce sont les plus beaux défauts pour un militaire.

CAROLINE.

Mais une inconséquence... un instant d'oubli...

LE COMMANDANT.

Un officier Français est quelquefois léger ; mais il n'oublie jamais ses devoirs. (*M.*) (*Caroline paraît accablée.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JUSTINE, *accourant.*

JUSTINE.

Ah ! M. le Commandant ! ah ! mademoiselle, si vous saviez ce que je viens d'apprendre.

CAROLINE, *effrayée.*

Qu'est-il donc arrivé ?

LE COMMANDANT.

D'où vient cet air effaré ?

JUSTINE.

Laissez-moi respirer ! oh, je crois que j'en mourrerai de plaisir.

CAROLINE.

Parle donc.

JUSTINE.

Il va venir, il arrive, je vais le voir.

LE COMMANDANT, CAROLINE.

Et qui donc ?

JUSTINE, *avec enthousiasme.*

Le maréchal de Turenne !... Ah ! que je serais heureuse

si je pouvais lui parler! M. le Commandant, permettez-moi de rester dans cette salle.

LE COMMANDANT.

Lui parler!... et que lui diras-tu?

JUSTINE.

Tout ce qu'inspire la présence d'un grand homme; à moins que l'admiration ne me coupe la parole.

LE COMMANDANT.

C'est un malheur qui m'étonnerait beaucoup; écoute, je veux bien consentir à ce que tu demeures ici pour le voir arriver.

JUSTINE.

Que vous êtes bon!

LE COMMANDANT.

Mais c'est à condition.

JUSTINE.

Que je lui dirai...

LE COMMANDANT.

Que tu ne lui dira rien, et que tu te retireras de suite.

JUSTINE.

Ah! M. le Commandant, c'est trop difficile.

LE COMMANDANT.

En ce cas...

(M. Il fait le geste indicatif. On entend le premier coup de canon.)

JUSTINE, *au Commandant qui fait un mouvement.*

Je serai muette.

(Pendant la musique on entend les salves d'arrillerie, les tambours battre aux champs: le Commandant part pour aller au-devant du maréchal de Turenne, Caroline et Justine expriment leur enthousiasme.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, Le Maréchal de TURENNE, Officiers de l'Etat-Major, Soldats, Suite.

(Les Officiers de l'Etat Major précèdent le maréchal Turenne, qui entre avec toute sa suite, même son nègre. Le Commandant marche à côté du Maréchal. Tous agitent leurs chapeaux en criant: *Vive le héros de la France! vive le grand Turenne!* Turenne paraît confus de cette réception et les invite du geste a cesser.)

TURENNE, *au Commandant.*

Ah ! M. le Commandant, cela n'est pas bien, vous me jouez un tour perfide.

LE COMMANDANT.

Le prince de Turenne ne doit point être surpris de cet accueil, c'est le cri de toute la France, et ce juste tribut...

TURENNE.

Me fait de la peine, mon cher Commandant, les Officiers et les soldats de l'armée, sont tous mes amis, mes camarades, et nous devons nous traiter sans cérémonie. (*Appercevant Caroline et la saluant.*) Qu'elle est cette aimable personne.

(Caroline le salue et ne le perds pas de vue. Justine le dévore des yeux et fait tout ce quelle peut pour se retenir de parler.)

LE COMMANDANT, *prenant sa fille par la main.*

C'est ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter.

TURENNE.

Elle est charmante !...Est-ce que vous ne songez pas bientôt à la marier.

LE COMMANDANT.

Elle est promise au colonel Dorville.

TURENNE.

Dorville ! c'est un de mes braves, il m'intéresse vivement. (*à Caroline.*) Et le choix qu'il a fait devient un titre de plus à mon affection.

CAROLINE, *tres-émue.*

Je sens tout le prix de cet honorable accueil, mon Prince, et ma reconnaissance est égale à celle du colonel Dorville.

TURENNE.

Je lui ai confié un poste d'honneur et je suis sûr de lui. (*Caroline frémit.*) Sa présence me sera nécessaire ; mais sous peu d'instans, vous le verrez couvert de nouveaux lauriers... Je vous le présenterai moi-même, je veux être témoin de son bonheur.

(Elle le salue en signe de remerciement, Turenne se retourne du côté des Officiers et des soldats.)

CAROLINE, *bas à Justine et vîte.*

Ah ! Justine, s'il n'est aucun moyen de prévenir l'imprudence de Dorville, il se perd à jamais.

JUSTINE, *vîte.*

Je vais m'en occuper.

TURENNE, *fixant un soldat qui lui présente les armes.*
Mais je te connais, mon ami.

LE SOLDAT.

Et moi aussi, mon Général.

TURENNE.

Tu étais à l'affaire de Marenthal.

LE SOLDAT.

Oui, mon Général, nous n'étions pas contens, ce jour-là.

TURENNE.

Parbleu, non, j'y fus battu.

LE SOLDAT.

Cela ne vous ôta pas l'appétit.

TURENNE.

Je mourrais de faim !... Je me rappelle que j'ai dévoré une partie de ton pain.

LE SOLDAT.

C'était de bon cœur que je vous l'offrais.

TURENNE, *lui serrant le bras.*

Je suis charmé de te revoir; comment se portent tes parens.

LE SOLDAT.

J'ai perdu mon père, et ma pauvre mère n'a plus que moi.

TURENNE, *avec âme.*

Sois tranquille, mon ami, j'aurai soin d'elle.

LE SOLDAT.

C'est dit, mon Général.

JUSTINE.

Oh ! pour le coup, je n'y puis plus tenir. (*Courrant à Turenne elle veut se jeter à ses pieds, il l'en empêche, elle lui baise les mains.*) Ah ! mon Prince !... mon Général, n'auriez-vous pas aussi remarqué Roland ?

TURENNE.

Roland !... c'est un bien beau nom... Quel est-il ?

JUSTINE.

C'est mon futur époux, il est aussi de votre armée.

TURENNE.

C'est singulier, je ne l'ai point encore apperçu.

CAROLINE.

C'est le valet de chambre du Colonel.

TURENNE.

Ah! je suis au fait. (*Il fait un geste qui indique que sa*

place est sur les derrières de l'armée.) C'est fort bien, mademoiselle Justine, et si vous voulez me le permettre, je me chargerai avec bien du plaisir du présent de noce.

(M. Elle va pour parler, mais le Commandant lui fait signe, elle fait une profonde révérance et retourne à sa place.)

LE COMMANDANT.

Ce sont les habitans de Calais qui viennent vous offrir leurs vœux et présenter leur hommage. (*M.*)

(Ballet composé des bourgeois et des Gourguinois, espèce de gens qui habitent le port. Après le divertissement Turenne leur témoigne sa bienveillance, ils se retirent. Il prend le Commandant par la main le conduit à l'écart et lui dit, en cherchant à fixer l'attention du public. Jusine écoute et Caroline veut l'en empêcher. *)

TURENNE.

Il serait très-possible qu'il y eut dans peu une affaire.

JUSTINE, *qui a écouté, bas à Caroline.*

Mademoiselle, il y aura dans peu une affaire.

TURENNE.

Je serai au camp dans une heure.

JUSTINE, *à Caroline.*

Il sera au camp dans une heure.

TURENNE, *plus bas, Caroline empêche Justine d'écouter.*

Tenez-vous sur vos gardes, l'ennemi dans l'espoir d'opérer une diversion, pourrait faire marcher une colonne sur Calais, il a placé un corps de réserve entre Cassel et cette ville.

JUSTINE.

Il ne m'a pas été possible d'entendre.

(*Justine profite da la rêverie de Caroline.*)

TURENNE.

Dans le cas où nous en viendrions aux mains, les batteries que j'ai fait établir de distance en distance sur la côte, vous en avertiront.

JUSTINE, *à Caroline.*

Quand on donnera la bataille, le canon des côtes nous avertira.

TURENNE.

Il m'a semblé, monsieur le Commandant, que vous étiez entièrement en mesure, et je me repose sur vous.

LE COMMANDANT.

J'espère, mon Prince, justifier la confiance dont vous m'honorez.

---

* On peut, si l'on veut, supprimer ce divertissement.

TURENNE, *saluant Caroline, et lui baisant la main*

Je vais féliciter le brave Dorville...Sans adieu, mademoiselle Justine. (*Se retournant vers les troupes.*) Messieurs, nos ennemis n'ont pas beau jeu ; tout est possible au soldat français, la même ardeur nous anime, et chacun de nous fera son devoir.

(M. Il sort avec toute sa suite aux cris de *vive Turenne.* Le Commandant l'accompagne. Caroline le reconduit seulement jusqu'à la porte et reste avec Justine.)

SCENE VII.

CAROLINE, JUSTINE.

CAROLINE, *très-inquiète.*

Eh bien, Justine ! quel moyen allons nous prendre ?

JUSTINE.

Eh mais, il est tout simple, Roland n'est-il pas ici, ne peut-il pas voler à la rencontre de son maître et lui remettre, de votre part, un billet, un ordre de retourner sur ses pas.

CAROLINE.

Mais...

JUSTINE.

Eh ! mademoiselle il y va de son honneur et de sa vie, ces motifs doivent l'emporter sur toute autre considération, voici Roland, les momens sont précieux ; allez préparer votre lettre, tandis que je vais lui faire sa leçon.

(M. Elle exprime l'embarras et la crainte de Caroline, Justine la détermine, elle sort.)

SCENE VIII.

JUSTINE, ROLAND, *regardant si tout le monde est parti.*

JUSTINE.

Il n'y a plus personne, approche-toi et causons; nous avons le plus grand besoin de ton zèle.

ROLAND.

De quoi s'agit-il ?

JUSTINE.

Le maréchal de Turenne sort d'ici, il m'a parlé ; ah ! mon ami, quel homme ! quel homme !

ROLAND.

Je t'en réponds, on en a peu vû de sa trempe... il est tout

uni. (*faisant jabot.*) Nous avons causé quelquefois ensemble.

JUSTINE.

Tu mens.

ROLAND.

Non, foi de brave.

JUSTINE.

Je t'ai nommé à lui, il ne te connais pas.

ROLAND, *embarrassé.*

Je le crois bien, il ne sait que mon nom de guerre.

JUSTINE.

C'est différent, quel est-il ?

ROLAND, *cherchant.*

Hum, hum, la Déroute.

JUSTINE.

Au fait, il retourne au camp.

ROLAND.

Il y sera bientôt : il fend l'air.

JUSTINE.

S'il allait rencontrer ton maître.

ROLAND.

Cela ne se peut, il passe par la traverse.

JUSTINE.

On va se battre.

ROLAND.

Tant mieux, c'est de la gloire de plus pour les Français.

JUSTINE.

Il faut que tu partes sur-le-champ, que tu empêches le Colonel de venir jusqu'ici ; mademoiselle va te remettre une lettre qui lui ordonne de retourner à son poste, qu'il n'a pu quitter sans courir le plus grand danger. Le sort de nos maîtres dépend de ton adresse et de ton activité ; l'honneur te rappelle à l'armée, fais ton devoir, et je te promets ma main à ton retour.

ROLAND

Mais, si comme tu le dis, on est ausi près de se battre, mon maître aura pu le prévoir, il n'aura pas quitté le camp, et le major St.-Clair, qui est son ami, son conseiller intime, aura dû l'en empêcher.

JUSTINE.

C'est ce dont nous ne sommes pas assurés, la moindre négligence, le plus petit retard, peuvent nous perdre ; tu es

attaché au Colonel, et tu dois tout entreprendre pour le sauver du danger qui le menace.

ROLAND.

Tu as bien raison, mon pauvre maître, je donnerais tout mon sang pour lui, il est si bon, si généreux ; mais aussi partir comme cela au moment d'une bataille, ah ! mon dieu ! mon dieu ! que ce maudit amour nous fait faire de folie ; n'importe, il n'y a point à balancer, voici l'instant d'être reconnaissant, et je ne serais pas digne d'exister, si par crainte où par insouciance j'exposais la réputation et les jours de mon bienfaiteur.

SCENE IX.

(*La nuit vient par dégrés.*)

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE.

CAROLINE, *lui remettant la lettre.*

Mon cher Roland, puis-je m'en rapporter à ta promptitude.

ROLAND.

Soyez tranquille, mademoiselle, les intérêts de mon maître me sont aussi chers qu'à vous-même, il m'a sauvé de l'infortune, je lui dois tout. Roland ne l'abandonnera pas dans une circonstance aussi difficile, je vais brûler le pavé, et vous pouvez compter sur moi à la vie et à la mort. (*il sort.*) (*M.*)

SCENE X.

CAROLINE, JUSTINE.

JUSTINE.

Je crois, mademoiselle, que nous pouvons nous en rapporter sur lui.

CAROLINE.

Son empressement me rassure, puisse-t-il ne pas être infructueux.

(M. On bat la retraite. Inquiétude de Caroline. Justine cherche à la rassurer. On entend quelque bruit, ce sont les sentinelles de nuit que l'on place sur l'esplanade. Le caporal commande le port d'armes, présentez vos armes, etc. puis la consigne. Caroline par un mouvement inconnu, s'approche et observe. Le factionnaire est enveloppé dans une grande capote de guerite. A peine la garde est elle éloignée, qu'il commence à faire des signaux.)

JUSTINE.

Ce factionnaire semble avoir quelque chose à nous dire.

CAROLINE.

Que peut-il nous vouloir.

DORVILLE.

Justine, ouvrez-moi, c'est de la part du colonel Dorville.

CAROLINE.

Juste ciel ! s'il était ici.

JUSTINE, *à Caroline qui s'est éloignée.*

Je vais ouvrir.

(A peine à telle ouvert qu'il se précipite vers Caroline.)

CAROLINE, *le fuyant.*

Je ne veux rien entendre ; s'il est ici, je ne veux point le voir, dites-lui, ah ! dites-lui, je vous en supplie, qu'il retourne à son poste.

DORVILLE, *jetant sa capote.*

Il n'abandonnera ces lieux qu'après t'avoir reproché ton ingratitude et ta perfidie.

CAROLINE.

Grand dieux !

JUSTINE.

C'est le Colonel. (*Elle remonte pour faire le guet.*)

DORVILLE.

Je suis instruit de tout, au mépris de ses promesses, votre père vous destine à un autre, et vous cédez à ses vœux.

CAROLINE.

On vous trompe.

DORVILLE.

Qui peut m'autoriser à vous croire.

CAROLINE.

Mon cœur qui fut à vous du premier jour où je vous vis, et que rien ne peut arracher au plus aimé, mais au plus injuste de tous les hommes.

DORVILLE.

Quoi, votre père ?

CAROLINE.

Vous regarde déjà comme un fils. Il a annoncé aujourd'hui même notre mariage au prince de Turenne, et ce héros nous a promis de l'honnorer de sa présence.

DORVILLE.

Le prince de Turenne! O mon amie, que cet injuste soupçon m'a fait de mal, et combien je suis coupable.

CAROLINE.

Songez-vous à quels dangers votre étourderie vous expose.

DORVILLE.

J'ai tout calculé, on ne peut attaquer avant le point du jour.

CAROLINE.

Mais pour sortir des portes de la ville.

DORVILLE.

Je suis commandé pour la première patrouille de nuit, l'officier du poste est dans mes intérêts, c'est lui qui m'a fait placer ici.

CAROLINE.

Instruite de ce qui se passe, je venais de faire partir Roland.

DORVILLE.

J'étais sans doute déjà dans Calais, quand il en est sorti, il n'a pu me rencontrer.

CAROLINE, *plus calme.*

Ah ! Dorville, Dorville, faut-il que le plaisir de vous voir soit troublé par l'inquiétude la plus affreuse.

DORVILLE, *avec feu.*

Rassure-toi, ma Caroline, ton amant, ton époux, ne peut se rendre indigne de ta tendresse; sa tête à pu s'égarer par un excès d'amour, mais l'honneur et la gloire remplissent également son âme, et je me serais frappé moi-même, si ma démarche, si ma présence, devaient te coûter le plus léger regret.

(On entend un premier coup de canon dans le lointain ; à mesure que chaque coup se succèdent, ils deviennent plus fort. Extrême inquiétude de Caroline. Dorville écoute avec la plus grande attention.)

JUSTINE, *accourant.*

Ah ! madamoiselle ! ah ! monsieur Dorville, entendez-vous, entendez-vous.

(La musique continue. Elle remonte et redescend. La frayeur redouble, Dorville commence à se troubler, elle les prend tous deux par le main et leur dit d'un ton sinistre.)

« Du moment où nous en viendrons aux mains, vous en » serez prévenu par les batteries des côtes. » Ce sont les paroles du maréchal de Turenne.

CAROLINE, *allarmée*

Je vous l'avais prédit.

DORVILLE, *au désespoir.*

Je suis déshonoré !

JUSTINE, *accourant.*

Voici le Commandant.

(Caroline témoigne le plus grand trouble. Le Colonel égaré, désespéré, remet sa capote et retourne sur l'esplanade, il oublie de fermer la la porte.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDANT.

LE COMMANDANT.

Je te cherchais, ma Caroline, tu parais troublée.

CAROLINE.

Mon père.

JUSTINE.

Monsieur le Commandant.

LE COMMANDANT.

Et toi aussi, d'où vient cette émotion.

JUSTINE.

Monsieur, nous n'avons rien, mais c'est que... n'avez-vous pas entendu le bruit du canon?

LE COMMANDANT.

Et c'est cela qui vous effraye?

CAROLINE, *tremblante, Dorville écoute.*

Dans ce moment le colonel Dorville!...

LE COMMANDANT, *très-haut et avec enthousiame.*

Se couvre sans doute de gloire dans une affaire que nous apprendrons dans peu. (*se retournant.*) Pourquoi cette porte est-elle ouverte.

JUSTINE.

Je l'ignore.

(M. Le Commandant remonte la scène, il faitsigne au factionnaire, il s'avance, il lui parle à l'oreille; Caroline et Justine sont en trance.)

LE COMMANDANT, *haut, au factionnaire.*

Fais attention à ce que je viens de te dire, et surtout ne t'éloigne pas de ton poste. (*révenant à Caroline.*) Viens, ma Caroline, viens te distraire un moment, ton père est ton meilleur ami, il ne t'a jamais trompé, de nouveaux triomphes sont réservés à ton époux, c'est mon cœur qui me le dit, et dans peu de jours nos vœux les plus chers seront remplis.

(M. Il la prend par la main, Elle est absorbée dans sa douleur, elle jette en passant un dernier regard sur Dorville, qui lui exprime ses regrets et ses craintes; Justine, sous le pretxte de fermer la porte, lui dit quelques mots et la toile se baisse.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin ; à droite des acteurs, une table de pierre et des chaises de bois vertes. A gauche la façade de la maison, on est censé traverser le jardin pour y entrer.

SCENE PREMIERE

(M. Caroline arrive dans le désordre de l'inquiétude et de la douleur, elle regarde de tous côtés dans l'espoir d'appercevoir quelqu'objet qui puise terminer ses craintes.)

CAROLINE, *seule.*

Personne ! quel affreux silence ! tout est muet autour de moi et semble imprimer la crainte et les regrets qui déchirent mon âme. (M.) Ah ! Dorville, mon amant, mon époux, ta Caroline ne pourrait survivre à ta honte. (M.) Et toi qui connaît l'innocence et la pureté de nos âmes, veille sur nous, protège Dorville, où si son heure est arrivée, ô mon dieu, que ce soit au champ de l'honneur, et de la mort des braves qu'il termine sa carrière . . . je sens que je ne pourrais vivre sans lui ; mais mon supplice serait bien plus terrible encore si j'avais causé son déshonneur. (M.)

SCENE II.

CAROLINE, JUSTINE.

JUSTINE.

Mademoiselle, je viens de parler à l'officier de garde, à peine quittâmes-nous M. Dorville hier au soir, qu'il fut relevé de faction pour être placé dans la première patrouille qui s'est faite hors de la ville, on assure qu'il est monté de suite à cheval, et qu'il a disparu comme l'éclair.

CAROLINE.

Et crois-tu, Justine, qu'il lui ait été possible d'arriver assez tôt pour réparer sa faute.

JUSTINE.

Il n'y a pas de doute, la nuit a du favoriser son retour ;

il se sera jeté dans la mêlée, et sous peu d'instant nos craintes auront cessé. On parle d'une victoire éclatante.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ROLAND.

ROLAND, *dans la coulisse.*

C'est bon, c'est bon, mon camarade, vous pouvez vous en retourner.

JUSTINE.

Mademoiselle, c'est la voix de Roland.

ROLAND.

Apprenez que je viens de la bataille que nous avons remporté la victoire, prévenez-en vos camarades, moi, je vais en instruire M. le Commandant. (*il entre.*)

JUSTINE.

Qu'as-tu donc?

ROLAND.

C'est le factionnaire qui ne veut pas me quitter; on ne peut rentrer en ville sans être conduit par l'un de ces messieurs.

JUSTINE.

As-tu rencontré ton maître?

CAROLINE.

Que fait-il? qu'est-il devenu? je frémis de l'interroger.

ROLAND.

Je n'en sais encore rien; mais s'il n'est pas déjà ici, vous le verrez sans doute bientôt, les ennemis sont joliment frottés, allez, nous les avons arrangés.

CAROLINE.

Et tu n'as pas vu Dorville.

ROLAND.

Il était impossible de le joindre dans cette bagarre-là; quand je suis arrivé, toutes les colonnes étaient en mouvement, c'était un coup-d'œil magnifique.

JUSTINE.

Il n'y a pas de doute que le Colonel n'ait reparu à tems.

CAROLINE.

Je n'ose m'en flatter.

JUSTINE.

Et tu t'es trouvé-là.

ROLAND.

Pardi. Je me suis jeté sur la droite, nous nous sommes emparé d'une hauteur, et l'ennemi a bientôt fui devant nous; l'on est à sa poursuite.

JUSTINE, *enchantée.*

Ce pauvre Roland, tu dois être bien fatigué.

ROLAND, *s'enbarbouillant.*

Je t'en réponds; il fallait voir comme nous nous sommes battus . . . le joli tapage que cela faisait! les cris des morts, le bruit des tambours, des canons, des bombes et des mortiers; les chevaux, de l'infanterie qui couraient à bride abattue sur la cavalerie, les escadrons, les bataillons, les... les... il faut l'avoir vu pour en avoir une idée, et j'ai cru que je n'arriverais jamais assez tôt à Calais pour t'en faire le récit. (M.) (*tous remontent la scène.*) Ah! mademoiselle, le voilà, c'est lui, c'est mon maître.

JUSTINE.

Comme il a l'air égaré.

CAROLINE.

Tout est perdu.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DORVILLE, UN FACTIONNAIRE *qui l'accompagne.*

(M. Dorville parcourt la scène dans le délire et sans voir les objets qui l'entourent, Caroline le presse, le suit, il ne la reconnait pas. Le factionnaire monte chez le Commandant pour le prévenir.)

DORVILLE.

Où suis-je? où le désespoir a-t-il conduit mes pas?

CAROLINE.

Mon cher Dorville.

DORVILLE.

Caroline!... (*reculant.*) ne me parlez pas, ne m'interrogez pas, fuyez moi; le malheureux Dorville est à jamais...

LE FACTIONNAIRE.

Voici M. le Commandant.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDANT.

LE COMMANDANT.

Où est cet officier que vous avez conduit.

LE FACTIONNAIRE.

Le voici.

(Le factionnaire se retire du côté où il est entré avec Dorville.)

LE COMMANDANT.

Eh ! c'est vous, mon cher Dorville, je suis charmé de vous revoir, le bruit de la victoire retentit de toutes parts, et le prince de Turenne a voulu, sans doute, nous ménager le plaisir d'en être assuré par vous.

DORVILLE.

(Dorville cherche à se remettre, mais il ne peut répondre.)

LE FACTIONNAIRE, *rentrant vîte.*

M. le major St.-Clair.

(Le Commandant fait signe qu'on l'introduise, le factionnaire se retire.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, Le Major ST.-CLAIR.

DORVILLE.

St.-Clair ! ah ! malheureux ! ou cacher ma honte.

(Il est placé de manière à ce que le Major ne l'apperçoive pas de suite.)

St.-CLAIR.

Voici, M. le Commandant, ce que le prince de Turenne m'a chargé de vous remettre ; il arrive avec un corps de troupes pour se poster à une demi-lieue d'ici. J'ai l'ordre de vous communiquer ses dispositions.

LE COMMANDANT, *décachète le paquet et lit haut.*

« Nous les avons battu, mon cher Commandant. Cette » formidable armée, qui devait tout renverser, tout écraser, » a disparu devant nos braves. Elle n'est plus, et je n'ai » jamais connu comme aujourd'hui combien il est glorieux » de commander à des Français ; faut-il que le plaisir de » cette heureuse journée soit troublé par une circonstance » que je voudrais pouvoir me dissimuler à moi-même, et » qu'il ne m'est plus permis de vous cacher, armez-vous de » courage et plaignez moi, l'un de mes meilleurs officiers, » celui qui jusqu'à ce moment s'était couvert de gloire, le » colonel Dorville, n'était point à son poste. »

DORVILLE.

Je suis anéanti.

(Justine lui porte ses soins, Roland se désespère.)

LE COMMANDANT.

Serait-il bien possible. (M.)

St.-CLAIR, *allant à Dorville.*

Que faites vous ici, malheureux ami?

LE COMMANDANT, *continuant de lire.*

» S'il se présentait à Calais, je suis forcé de vous ordon-» ner de vous assurer de sa personne. »

CAROLINE, *avec la plus grande énergie.*

Ah! mon père! ah! monsieur le Major! je vous en supplie, faites suspendre cet ordre cruel, ayez pitié de ma douleur, je suis la seule coupable, il s'est perdu pour moi.

LE COMMANDANT, *irrité.*

Ma fille.

DORVILLE.

Gardez-vous, gardez-vous de l'imaginer, mon imprudence seule a causé ma perte, et c'est devant le ciel que j'atteste son innocence; elle était promise à mes vœux, je comptais les instans qui devaient me rapprocher d'elle; emporté par un soupçon fatal, je n'ai pu résister au désir de la voir avant le combat; dans le délire de l'amour le plus ardent, j'ai oublié qu'un soldat français ne peut, sans se deshonorer, abandonner son poste; j'espérais être assez tôt de retour pour qu'on ne s'apperçut pas de ma disparution; j'ai volé vers ces lieux, mais à peine y avais-je porté mes pas, que le signal de ma honte s'est fait entendre; c'est envain que j'ai voulu franchir l'espace qui me séparait de mon devoir. . . . J'arrive, il n'était plus tems, le Français était déjà vainqueur et le malheureux Dorville deshonoré!... Frappé de ce coup mortel, je suis tombé sans connaissance; deux heures se sont écoulées, peut-être, avant d'avoir repris mes sens; revenu à moi, j'ai marché tout le reste de la nuit sans savoir où j'allais, et c'est avec le jour, accompagné des remords et de l'infamie, que je me suis trouvé aux portes de Calais, et qu'on m'a conduit ici.

LE COMMANDANT.

La faute que vous avez commise, Monsieur, est irréparable, je n'abuserai point de votre situation en vous accablant d'inutiles reproches. . . Je plains votre malheur . . . mais le caractère dont je suis revêtu me défend d'embrasser votre cause... et mon devoir me prescrit d'exécuter les ordres que le Maréchal vient de me transmettre.

DORVILLE, *avec sang-froid.*

Je connais toute l'étendue de cette faute, Monsieur le Commandant, ma tête seule fut égarée, mais mon cœur ne fut jamais coupable, et je subirai mon sort sans pâlir. (*avec*

sensibilité.)Mais si mes service passés qu'on a daigné vanter, si le respectueux attachement que j'avais voué à vous et à votre adorable fille, m'avaient donné quelques droits à votre estime, à votre amitié ; si vous me permîtes de vous appeler du doux nom de père, vous devez sentir combien il m'est affreux de me voir abandonné de tout ce que j'avais de plus cher au monde.

CAROLINE.

Abandonné!... que dis-tu? Oh! non, non, jamais, jamais.

LE COMMANDANT.

Ma fille, les préjugés de notre état, trop rigoureux peut-être, nous ordonnent d'enchaîner nos regrets ; il n'est point en notre pouvoir d'adoucir la rigueur de la loi, et Dorville ne voudrait point s'y dérober par la fuite.

DORVILLE.

Vous me rendez justice. Je sais qu'il faut un exemple, et je suis résigné ; permettez-moi de reclamer une seule faveur; elle ne peut blesser l'austérité de vos principes, ce sera la dernière, et j'ose espérer que vous daignerez me l'accorder.

LE COMMANDANT.

Quelle est-elle ?

DORVILLE.

C'est de me permettre de m'entretenir quelques instans avec monsieur le Major.

LE COMMANDANT.

Vous êtes libre de rester en ces lieux. (*au Major.*) Nous nous reverrons ensuite. (*M.*) (*on se dispose à la séparation.*)

DORVILLE.

Adieu mademoiselle... pensez quelquefois... Oh ! non ! non, oubliez plutôt, oubliez à jamais le malheureux Dorville.

CAROLINE.

Mon père.

LE COMMANDANT.

Je t'entends, ma fille, mon âme n'est point insensible, je partage ta douleur et je donnerais mon sang pour effacer sa faute ; mais je ne suis pas son juge, et l'honneur m'impose un devoir terrible. (*le prenant par la main.*) Ah ! malheureux jeune homme, qu'avez-vous fait, et que votre imprudence va nous coûter de larmes.

(M. Tableau général. Le Commandant veut emmener sa fille, elle s'échappe pour voler vers Dorville. Le père les sépare de nou-

veau et ne peut s'empêcher de serrer la main du Colonel qui lui baise les siennes. St clair, Roland, Justine expriment leur douleur. Le Commandant entraîne Caroline de nouveau, qui fait signe à Dorville qu'elle tâchera de le rejoindre ; Roland et Justine paraissent vouloir rester, mais Dorville les fait retirer. Ils obéissent. Il prend St.-Clair par la main et redescend sur l'avant-scène.)

SCENE VII

DORVILLE, St.-CLAIR.

St.-CLAIR.

Ton état me désespère, mon cher Dorville, vo i là le fru de ta légèreté, et si tu m'avais demandé conseil...

DORVILLE.

Epargnons-nous des regrets inutiles ; on ne peut revenir sur le passé ; l'action est consommé et mon arrêt irrévocable, occupons-nous du peu de momens qui me restent, ils sont précieux, j'ai plus d'une obligation à remplir ; j'ai besoin de mon ami, je compte sur lui ; car je te rends justice, St.-Clair, et je suis bien sûr que mon infortune n'aura pu m'arracher ton cœur.

St.-CLAIR, *le serrant dans ses bras.*

Voilà ma réponse, que puis-je faire pour toi ?

DORVILLE.

Parle moi sans détour, ma honte est-elle déjà publique ? ne crains pas de déchirer mon âme ; elle n'a plus rien à redouter, j'ai perdu l'honneur, je ne puis plus être a celle qui eut fait les délices de ma vie... Que dit-on de moi?

St.-CLAIR.

Généraux, officiers, soldats, tous sont d'accord pour te plaindre ; ils connaissent ta bravoure et n'accusent que ta tête ; mais tu sais ce que la subordination exige, et les dangers de l'exemple.

DORVILLE.

Je ne puis les blâmer. (*avec crainte.*) Et le maréchal de Turenne, a-t-il ?...

St.-CLAIR.

Tu connais sa sensibilité, tu sais combien il t'estimait, te chérissait ; glorieux de tes exploits, le plus tendre père n'eût pas prodigué tes éloges avec plus d'enthousiasme.

DORVILLE.

Et j'ai pû perdre son estime !... ô grand homme ! ô mon

héros ! toi qui me traça tant de fois le chemin de la gloire, à qui j'ai dû cette émulation, cette énergie qui conduit aux grandes choses, j'ai donc trompé ton attente ; j'ai tout détruit en un instant... je suis bien coupable, et rien ne saurait effacer mon crime. A-t-il manifesté son indignation ?

ST.-CLAIR.

Il garde le plus profond silence, et nous avons tous remarqué, qu'insensible au succès étonnant dont il à vû couronner ses armes, la plus profonde mélancolie s'était emparée de son âme et se peignait dans tous ses traits.

DORVILLE.

Tu me donnes un rayon d'espoir... Ecoute moi, St.-Clair, tu me connais... tu sais que la mort n'a rien qui m'effraye ; je l'ai vue sous toutes les formes, je l'ai affronté de toutes les manières, et ma destinée est irrévocablement fixée . . . mais il me reste des parens qui ont un nom, un rang dans le monde... le préjugé fatal qui s'attache impitoyablement à ses victimes, va faire rejaillir sur eux l'opprobre de mon supplice... Le deshonneur et l'infamie vont planer sur leur tête... il est peut-être un moyen de parer ce coup affreux... Vas trouver le maréchal de Turenne, fais lui part de mes craintes à ce sujet, dis lui tout ce que ta sensibilité t'inspirera, toi seul peut exprimer mes regrets et ma douleur. (*prenant son épée et son écharpe.*) En lui remettant mon épée et cette marque distinctive que j'obtins sur le champ de la gloire, mais que je ne suis plus digne de porter, supplie le, au nom des faibles services que j'ai pû rendre à l'Etat... de l'intérêt dont il à daigné m'honnorer ; conjure le, dis-je, de m'épargner, non pour moi, mais pour une famille jusqu'à présent sans tâche ; un arrêt diffamment qui entraînerait sa perte. Le reste est mon affaire, mon cher Major, je ne saurais supporter plus long-tems la vie, et ton ami t'embrasse pour la dernière fois.

ST.-CLAIR.

Que dis-tu ? quoi, tu pourrais...

DORVILLE, *avec explosion.*

C'est le seul parti qui me reste, tu m'as promis de me servir, tu ne saurais tromper mon attente, j'exige cet héroisme de l'amitié que je ne puis espérer que de toi... Tu ne voudrais pas me voir marcher au supplice ; tu me crois incapable de survivre au deshonneur... Au nom de l'attachement qui nous lie depuis la plus tendre enfance, au nom de ma déplorable famille, retournes auprès du maréchal de Turenne et respecte mes dernières volontés.

St.-CLAIR.

Tu veux que je t'abandonne à toi seul dans ces affreux momens ! tu m'inpose un sacrifice bien cruel, et que mon âme repousse avec violence. N'importe, tu me voit prêt à y souscrire, à retourner au camp, si tu veux me promettre de ne rien décider avant que tu n'aye reçu de mes nouvelles.

DORVILLE, *après avoir hésité.*

Sois sans inquiétude.

St.-CLAIR, *avec la plus grande volubilité*

Tu me rends à la vie, il n'y a pas une minute à perdre, on à parlé d'un conseil de guerre, on doit te juger ; mais tout les cœurs sont pour toi, tes premières actions parlent en ta faveur ; calme-toi, mon ami, calme-toi, espère. Je vole où mon cœur m'appelle, et tu me reverras sous peu d'instans. (*il sort rapidement.*)

SCENE VIII.

DORVILLE.

Il se flatte d'un vain espoir.., il juge des autres par lui-même, et son âme, aussi pure que généreuse, ignore encore l'ingratitude des hommes, et tous les traits affreux que le malheur entraîne à sa suite. J'ai dû tromper sa tendresse pour l'écarter de ces lieux, (*après une pause et d'un ton sinistre.*) qu'il me faut abandonner pour jamais.

(M. Il tire de sa poche une paire de pistolets et les pose sur une table à sa droite, il remonte la scène pour jeter un dernier regard sur les lieux qu'habite sa bien aimée, et tandis qu'il fixe la maison, Caroline arrive du côté opposé. Elle apperçoit les pistolets sur la table, témoigne la plus grande émotion, et ne quitte point la position qu'elle à prise ; Dorville redescend précipitamment vers la table.)

SCENE IX.

CAROLINE, DORVILLE.

(Caroline pose vivement sa main sur les pistolets et arrête son amant de l'autre.)

DORVILLE.

Caroline !... ô mon courage ne m'abandonne pas.

CAROLINE.

Infortuné ! qu'allais-tu faire ? tes jours sont-ils à toi.

DORVILLE.

Ils sont flétris à jamais.

CAROLINE.

Les miens ne sont-ils pas attachés aux tiens ?

DORVILLE.

Dorville est mort à la nature entière, la foudre l'a frappé.

CAROLINE.

Et Dieu, qui veille encore sur toi, pourrais-tu paraître devant lui souillé d'un crime.

DORVILLE

O terrible réflexion !

CAROLINE.

Implore, ô mon ami, implore plutôt sa clémence... sa justice est souvent lente à se manifester, mais il n'abandonne jamais l'innocence et la vertu.

DORVILLE.

De quel trouble je me sens oppressé, et quel recours m'offres-tu dans ces affreux momens.

CAROLINE.

La religion ! dont le beaume bienfaisant adouci toutes les blessures, et l'espérance que la divinité créa pour charmer tous nos maux.

DORVILLE.

Et que m'est-il encore permis d'espérer.

CAROLINE.

Tout !... Ecoute, une colonne, dit-on, vient attaquer Calais, une partie de nos troupes se dispose à marcher à sa rencontre, précipite-toi dans les rangs... que ce bras toujours vainqueur fasse de nouveau mordre la poussière à nos ennemis, cette cité te devra son salut, ton épouse renaîtra de ton triomphe, et le souvenir de ta faute s'effacera dans la récompence des héros.

DORVILLE.

O ma bien aimée ! de quel poids ton âme angélique vient-elle me délivrer ! quel nouveau jour tu fais luire dans mon cœur.

(On entent battre la générale ainsi que la cloche du beffroi qui sonne le tocsin.)

CAROLINE.

Entends-tu ? mon ami ! entends-tu, c'est ton pays quite demande un vengeur ; c'est la gloire qui t'appelle, la victoire qui t'attends.

DORVILLE.

Tu me rends une nouvelle existance ! le ciel m'a parlé par ta bouche, et j'obéis à ses décrets.

CAROLINE.

Courons aux pieds de mon père.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, JUSTINE, *accourant.*

CAROLINE.

Justine, ou est le Commandant.

JUSTINE.

Ah ! mademoiselle, vous ne pourrez lui parler, le conseil de la place est assemblé... fuyez, fuyez, monsieur Dorville, mademoiselle, joignez-vous à moi pour le sauver, des soldats suivaient mes pas, les voici.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, Troupes de Soldats.

(Le chef qui conduit le peloton dit à Dorville :)

M. le Colonel, j'ai l'ordre de vous arrêter.

CAROLINE, DORVILLE.

Juste ciel.

(M. Caroline empêche Dorville d'obéir, les soldats sont obligé de s'opposer à sa résistance ; elle tombe évanouie, Justine la soutient et Dorville désespéré cède à sa destinée, la toile se baisse sur ce grouppe qui doit être dessiné de la manière la plus dramatique et cette dernière scène à du se passer aux bruits du tocsin et de la générale)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un côté du camp, vu de profile. La tente du maréchal de Turenne est sur le premier plan à la droite des acteurs. On apperçoit dans le lointain des faisseaux d'armes, des caissons, et des troupes qui vont et viennent. Le lever de la toile doit offrir un tableau mouvant. Deux factionnaires se croisent et se parlent. A la gauche des acteurs on apperçoit un soldat qui est endormi, à côté de ses ustencilles de corvée une pelle et une pioche.

SCENE PREMIERE.

DEUX FACTIONNAIRES.

LE PREMIER FACTIONNAIRE.

Le Général ne revient pas.

LE SECOND.

C'est que sa présence est nécessaire ailleurs ; milles bombes, celui-là ne moisit pas sous la tente... il est peut-être à Calais, nous n'en sommes qu'à une demie-lieue.

LE PREMIER.

Il pourrait cependant nous donner un peu de repos, nous n'avons pas gagné une bataille qu'il faut tout de suite en entâmer une autre.

LE SECOND.

C'est ça, triple canon, c'est ça, v'là ce que c'est que d'avoir de bons généraux, l'ennemi n'y voit que du feu.

LE PREMIER.

Mais nous ne sommes pas de fer non plus.

LE SECOND.

Et notre général en est-il, mille z'yeux, n'est-il pas le premier à nous donner l'exemple, il ne se ménage pas plus que le dernier des soldats.

LE PREMIER.

C'est un fait qu'on ne peut nier... Je l'apperçois, il a l'air bien sombre.

LE SECOND.

C'est vrai, la disparution du colonel Dorville le tracasse.

LE PREMIER.

Il l'aimait beaucoup.

LE SECOND.

Mille millions de remparts, s'il l'aimait! je le crois bien, c'est un brave qui aurait fait pâlir la mort, ce n'est pas par lâcheté qu'il a abandonné son poste; il y a autre chose sous le tapis.

LE PREMIER.

Je suis de ton avis; voici le Général.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, TURENNE.

(M. Les sentinelles se placent, portent les armes, les présentent. Le Maréchal plongé dans la plus profonde rêverie leur fait seulement une inclination de tête.)

TURENNE.

Le colonel Dorville a été apperçu dans la traversé entre Dunkerque et Calais, et il y a tout lieu de présumer qu'il est maintenant dans cette ville. (*Après un grand tems.*) Il est coupable!... et je connais le motif de sa faute! Imprudent, que ne me prévenait-il! mon cœur aurait justifié sa confiance, et je ne me verrais pas réduit à la cruelle nécessité de paraître aujourd'hui son juge le plus sévère... mais il faut un exemple, la France à les yeux sur moi, je me dois aux braves qui suivent ma destinée, c'est à moi de ménager leur sang qu'ils ont consacré à l'Etat, et de prévenir au moins pour eux, tous les dangers qui pourraient résulter d'une faute de subordination... C'est la bonne discipline qui constitue la force d'une armée, et tout infracteur aux lois qu'elle impose doit être puni. (*Appercevant le soldat qui dort, et l'éveillant avec humeur.*) Eh bien, que fais-tu là, toi, est-ce le moment de dormir?

LE SOLDAT, *se réveillant et tout interdit de l'apparution de Turenne.*

Mon Général, pardonnez; mais c'est que j'étais absordé de fatigue, et c'est malgré moi que j'ai cédé au sommeil.

TURENNE, *à part.*

Il n'a pas tort, voilà plus de quatre jours que ces malheureux n'ont pris de repos... et je l'ai brusqué... je ne me reconnais plus, ce Dorville m'a tout-à-fait tourné la tête... Rassure-toi, mon ami, rassure-toi, je ne prétends pas te gronder ; mais si tes camarades t'appercevaient, ils pourraient t'imiter et les traveaux resteraient-là.

LE SOLDAT, *avec confiance.*

Les traveaux, mon Général !... Pardonnez, mais vous savez qu'il sont inutiles en ce moment.

TURENNE, *presque fâché.*

Comment, inutiles ?

LE SOLDAT.

Sans doute, nous ne resterons pas long-tems ici.

TURENNE, *étonné.*

Et pour qu'elle raison ?

LE SOLDAT.

Nous allons prendre Dunkerque qui n'a pas six jours à tenir, et en moins de trois semaines, les forts de Link, le château de Grave, les villes de Furnes, de Bergues, de Gravelines et de Dixmude seront à nous.

TURENNE.

Je ne m'attendais pas à celui-là, par exemple ! cet homme a deviné tout juste mon plan de campagne ! Et qui a pu te faire présumer...

LE SOLDAT.

Les leçons que j'ai prises à votre école, mon Général, et le génie rapide avec lequel vous savez profiter de vos avantages.

TURENNE, *le fixant.*

Tu t'appelles Henri.

LE SOLDAT.

Oui, mon Général.

TURENNE.

Il y a dix-huit ans que tu sers.

LE SOLDAT.

J'en ai passé dix sous vos ordres, et c'est un tems glorieusement employé.

TURENNE.

Je te fais officier.

LE SOLDAT.

Mon général...

TURENNE.

Point de remerciemens, je te rends justice, je t'ai distingué hier, tu as sauvé une de nos batteries, et je comptais te faire appeller.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Généraux, Officiers et Soldats de l'Armée.

TURENNE, *se retournant vers eux.*

Messieurs, voici un brave que je fais officier, je connais son courage et ses talens, il sera reçu aujourd'hui à la tête de l'armée ; s'il m'est cruel de punir une faute, croyez qu'il n'est point de plaisir pour moi, comparable au bonheur, de récompenser une belle action. (*Au soldat.*) Vas attendre mes ordres, et n'oublie jamais qu'un bon officier doit l'exemple à ses soldats, et que le plus léger oubli peut détruire en un instant les fruits de vingt années de gloire. (*avec force.*) Souviens-toi du colonel Dorville. (*Le Soldat sort.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE SOLDAT.

TURENNE, *à l'un de ses généraux.*

Monsieur le Général, j'allais vous faire appeller...

LE GÉNÉRAL.

Mon Prince, me voici prêt à recevoir vos ordres.

TURENNE.

Je vous prierai de vous porter de suite avec la réserve sur Dunkerque, j'ai besoin de vous pour seconder les braves qui sont sous ses murs et sur-tout pour vous opposer aux sorties des assiégés, vous m'y verrez sous peu. (*Le Général sort. Turenne aux autres.*) Messieurs, les évènemens ultérieurs décideront ce que nous devrons faire, et je vous soumettrai mes intentions. (*Après avoir cherché à lire sur chaque figure.*) Nul de vous, n'a reçu des nouvelles... du colonel... Dorville. (*Tous font signe que non. Après une pause.*) Cet officier est bien coupable !

UN OFFICIER SUPÉRIEUR.

Nous venions vous parler pour lui. (*Voyant que Turenne ne répond pas.*) Jusqu'à ce moment il fut sans reproche. (*Turenne ne répond pas.*) Il était estimé et chéri de toute l'armée.

TURENNE, *vivement.*

Sa faute en est moins excusable.

L'OFFICIER.

Elle est peut être involontaire.

TURENNE, *avec force.*

Un chef doit mourir à son poste.

L'OFFICIER.

Puisque le succès a couronné vos glorieux traveaux, que nul regret ne trouble cette heureuse journée.

TOUS.

Grâce, grâce, pour le colonel Dorville.

TURENNE, *ému et à part.*

Mon cœur vole au-devant de leur désir.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ST.-CLAIR.

TURENNE.

Ah ! vous voilà, mon cher Major.

St.-CLAIR.

Je craignais de ne vous joindre jamais assez tôt et l'espérance m'a donné des aîles.

TURENNE.

Que voulez-vous dire ?

St.-CLAIR.

J'ignorais le contenu de votre lettre et vos succès qui ont le droit d'étonner l'univers ont porté la joie et l'admiration dans tous les cœurs; mais le deshonneur de mon ami a bientôt troublé cette heureuse ivresse, attéré par ce coup imprévu, j'ai vu le brave commandant de Calais partager le désespoir de sa fille et lui ordonner, les yeux baignés de larmes, d'étouffer ses regrets, de renoncer à Dorville, dont l'ardent amour avait causé la perte, et que sa fatale destinée rendait témoin de cette scène déchirante.

TOUS.

Dorville !

TURENNE.

Il était encore à Calais !...

St.-CLAIR.

Le bonheur devait y couronner ses vœux, le désespoir et

la mort avaient devancés ses pas. On à du s'assurer de sa personne.

TURENNE, *à part.*

O famille infortuné ! O malheureux jeune homme ! que n'est-il en mon pouvoir de te sauver.

St-CLAIR.

Avec tout autre que le grand Turenne je tairais les divers sentimens dont mon âme est agité ; mais devant le père du soldat devant le héros de la France, les accens de l'amitié peuvent se faire entendre ; la cause que j'embrasse intéresse tous les cœurs, et le vôtre me saura gré, lui même, d'avoir osé élever la voix en faveur d'un officier dont mille fais glorieux attestent la bravoure.

TURENNE, *avec sensibilité, au Major.*

Et que pourriez-vous dire dont je ne sois d'avance pénétré... s'il m'était permis... Mais cette cause que vous voulez défendre devient contraire au salut de l'armée; en autorisant une faute dont l'exemple peut entraîner les suites les plus funestes, je trompe la confiance de l'état et je compromet la sûreté de mes braves. (*avec fermeté.*) Non, la loi seule peut prononcer sur le sort de Dorville...Le conseil de guerre sera convoqué aujourd'hui même, et le coupable transféré au camp.

St.-CLAIR.

Je n'ai plus qu'a vous transmettre ses dernières intentions et à solliciter avec lui, la seule faveur qu'il ose réclamer de votre humanité. (*Turenne fait un signe d'approbation, St.-Clair prends des mains d'un soldat les attributs que Dorville lui a confiés. Turenne les prends et les remets à un soldat qui les porte sous sa tente.*) « En remettant au maréchal de Turenne ces marques distinctives qui me furent accordées au champ de l'honneur, mais que je ne suis plus digne de porter, supplie-le, (ce sont ces propres paroles) conjure-le, au nom de l'intérêt dont il a daigné m'honorer, de m'épargner, non pour moi, mais pour une famille, jusqu'à présent sans tache, un arrêt diffamant qui entraînerait sa perte ; le reste est mon affaire, mon cher Major, et ton ami t'embrasse pour la dernière fois.

TURENNE, *s'oubliant et avec âme.*

Vous l'avez ambandonné.

St.-CLAIR.

J'espérais tout de votre clémence, et je me suis-empressé.

L'OFFICIER.

Général, une colonne ennemie attaque en ce moment Calais, et le Commandant vous fait demander du renfort.

TURENNE, *très-vîte à l'officier.*

Il suffit. (*à St.-Clair.*) Poursuivez, mon ami, poursuivez.

St.-CLAIR.

Je me suis empressé de voler vers vous, mais après lui avoir fait promettre de ne rien décider avant mon retour.

TURENNE.

Croyez-vous pouvoir rentrer dans la ville.

LE MAJOR.

J'en suis sûr.

TURENNE, *avec chaleur et bas.*

Major, courez vers votre ami, faites tout ce que votre âme vous inspirera, je ne puis vous donner d'ordre, vous m'entendez, partez, je compte sur vous.

(Le major baise les mains du maréchal, remercie le ciel, et part comme l'éclair. Tous entourent Turenne, il les regarde d'un air attendri et leur dit :)

Allons, mes amis, allons sauver Calais.

(Il donne ordre que les troupes se rassemblent, il les passe en revue et se dispose à partir.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ROLAND.

ROLAND, *accourant et se jetant aux pieds de Turenne.*

Monsieur le Maréchal, pardonnez si j'ai osé pénétrer jusqu'aux pieds de votre auguste personne; mais je n'ai écouté que le mouvement de mon cœur; daignez, daignez lire cet écrit.

TURENNE, *lit.*

« O mon Prince, protégez-moi, écoutez l'infortunée » Caroline, sauvez-là du désespoir le plus affreux, celui » que vous honorâtes tant de fois du titre de brave, ce guer- » rier intrépide que je me glorifiais d'accepter pour époux, » vient d'être arrêté par votre ordre... et dans quel mo- » ment . . . mon père s'est montré inflexible, envain j'ai » voulu lui représenter que le courage du Colonel pouvait » assurer la délivrance de Calais, il a rejeté mes prières, » il s'est dérobé à mes larmes pour voler au combat; mais » les Français sont déjà repoussés, le plus grand danger » nous menace, les bourgeois s'arment et demandent à » marcher, permettez que Dorville les commande. Je suis » sûre de lui, il est vainqueur, et sa faute est oubliée, il

» fut un héros, long-tems il sut mériter vos bienfaits ; un » mot, un ordre de vous va nous rendre au bonheur et le » couvrir de gloire. »

ROLAND, *à genoux.*

Rendez-lui la liberté, permettez lui de combattre. Nul danger n'a pu m'effrayer pour parvenir jusqu'à vous, je saurai tout braver pour lui porter vos ordres et le rappeler à la vie.

TURENNE, *attendri, le relevant.*

Digne homme, votre dévouement honore votre cœur, il m'intéresse ; mais quand je voudrais souscrire à vos vœux, les courts instans qui nous restent ne suffiraient pas pour seconder votre zèle. (*Il remonte vers les troupes.*

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Général, l'ennemi se présente à la tête du camp, on ne sait s'il est repoussé de Calais, où si c'est un autre corps d'armée qui nous attaque, il est aux prises avec nos avans-postes et se bat en déterminé.

TURENNE.

Suivez-moi, mes amis, c'est son mauvais destin qui là conduit vers vous, marchons.

(On bat le pas de charge, Turenne marche à la tête des troupes. l'ennemi paraît, le combat s'engage, il devient opiniâtre. Turenne entouré est prêt à être pris, lorqu'un inconnu, qui porte le même uniforme que le major St.-Clair, paraît à la tête d'une troupe de bourgeois, il délivre Turenne, arrache un drapeau, et met l'ennemi en déroute. Turenne le ramène sur la scène, le presse dans ses bras sans le reconnaître d'abord, et lui dit :)

Votre valeur à tout fait, vous êtes un héros ; mais par quel hasard vous trouvez ici, St.-Clair.

DORVILLE, *ôtant son chapeau.*

St.-Clair a sacrifié sa gloire pour sauver son ami. Il m'a forcé de lui céder ma place, et c'est le malheureux Dorville que vous voyez à vos pieds.

TURENNE.

Dorville !...

ROLAND, *qu'on a vu combattre.*

Mon cher maître !

(Turenne fixe un moment Dorville, le relève, l'embrasse et le cache derrière lui au bruit qu'il entend.)

SCENE VIII ET DERNIERE.

TURENNE, DORVILLE, LE COMMANDANT, CAROLINE, St.-CLAIR, ROLAND, JUSTINE, Troupes, Habitans de Calais.

CAROLINE.

Le voilà, le voilà mon dieu tutélaire, c'est par lui que Dorville a recouvré l'honneur, qu'il a sauvé Calais. O mon Prince! votre grande âme ne pourra désapprouver la conduite de ce généreux ami.

TURENNE, *lui présentant Dorville.*

Jugez si je dois la blâmer, puisque c'est à lui que je dois le bonheur de vous rendre votre époux, tel que j'avais promis de vous le présenter.

CAROLINE.

Mon ami!

DORVILLE.

Ma Caroline!

LE COMMANDADT.

Mon cher fils!

TURENNE, *à St.-Clair.*

Monsieur le Major, nous vous sommes redevable de cet heureux moment, je ne l'oublierai de ma vie; mais vous avez encore un service à rendre à votre ami.

St.-CLAIR.

Quel est-il?

TURENNE

Il ne peut plus garder son régiment; (*donnant son épée à Dorville.*) mais le général Dorville vous prie d'en accepter le commandement, vous serez libre de rester sous ses ordres. (*tous font un mouvement pour s'incliner, il les retient.*) Mes bons amis, ne troublez pas le bonheur que j'éprouve; mon cher Commandant, unissez-les aujourd'hui même.

JUSTINE, *montrant Roland.*

Et nous, Monsieur le Maréchal.

TURENNE.

C'est trop juste, et je me charge de la dot, je veux que cette journée soit entièrement consacrée aux plaisirs. (*aux troupes.*) Mais n'oublions pas, mes amis, que de nouveaux

périls nous préparent de nouveaux lauriers, demain nous marchons à l'ennemi, c'est envain qu'il se multiplie pour nous abbattre. Le Français s'est déjà montré invincible, le succès de ses armes assurera bientôt le bonheur de son pays et la tranquillité de l'Univers.

La pièce finit par un Divertissement général.

FIN.

Nota. On prévient que pour la prinvince on trouvera la musique de cette pièce, moyennant le prix de la copie seulement, chez M. Demoranges, rue de Bondy, n°. 48.